

FONDATION
croix-rouge française



| Pour la recherche humanitaire et sociale

La mémoire des catastrophes, un levier pour la résilience collective ?

Perspectives psychosociales de la résilience à la Réunion

Francisca ESPINOZA

Docteure en Sociologie et psychosociologie Université Paris VII

Membre de l'Institut pour l'histoire et la mémoire de catastrophes



ihméc

institut pour l'histoire
& la mémoire
des catastrophes

Les Papiers de la Fondation n° 45

Décembre 2022

Cette recherche a été réalisée dans le cadre de l'appel à bourses lancé par la Fondation Croix-Rouge française et avec le soutien financier de son partenaire, le Gouvernement de la Principauté de Monaco.

La Fondation Croix-Rouge française, créée sur l'initiative de la société nationale de la Croix-Rouge française, a pour vocation d'initier, de soutenir et de récompenser les projets de recherche qui mettent en perspective les principes, pratiques et finalités d'une action humanitaire en transition.

À travers des appels à bourses, l'attribution de prix de recherche et l'organisation d'événements scientifiques, la Fondation Croix-Rouge française vise à définir les enjeux de l'action humanitaire de demain, accompagner les acteurs et les personnes, parties prenantes de la solidarité internationale, diffuser les savoirs issus de regards croisés et stimuler le débat.

Les propos et opinions exprimés dans cet article n'engagent que son/ses auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de la Fondation Croix-Rouge française.

Le contenu de cet article relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'auteur.

Il est interdit pour un usage autre que privé, scientifique ou pédagogique de reproduire, diffuser, vendre et publier intégralement ou partiellement sous quelque forme que ce soit cet article sans autorisation écrite particulière et préalable, dont la demande doit être adressée à la Fondation Croix-Rouge française.

© Tous droits réservés.

Pour citer cet article :

ESPINOZA Francisca « La mémoire de catastrophes un levier pour la résilience collective ? Perspectives psychosociales de la résilience à la Réunion », Fondation Croix-Rouge française, *Les Papiers de la Fondation*, n° 45, Décembre 2022, 24 p.

Résumé

Cet article interroge la mémoire des catastrophes comme levier de résilience collective dans le contexte des catastrophes naturelles. La mémoire des catastrophes peut-elle favoriser la résilience et à quelles conditions ? Le travail de terrain s'inscrivant dans une démarche qualitative nous a permis d'examiner la *mémoire des catastrophes* des Réunionnais : ses contenus, omissions et oublis. Il s'agit d'une mémoire se rapportant principalement à l'expérience des cyclones et qui se révèle sous la forme d'une *modalité passive* ou « endormie ». Les résultats nous ont permis de mettre en lumière les relations possibles entre *mémoire des catastrophes* et résilience : pour que la *mémoire des catastrophes* favorise la résilience, elle doit être *active*. Pour cela, un travail d'entretien de la mémoire et une attention portée aux processus d'enregistrement et de mémorisation seraient cruciaux afin qu'une résilience collective et sociétale advienne. Elle serait à co-construire en amont de la catastrophe, c'est-à-dire comme une *résilience proactive* avec la participation de divers acteurs concernés (autorités, populations, acteurs de la prévention et gestion de catastrophes, etc.).

Mots clés : mémoire des catastrophes, résilience, cyclone, vulnérabilité, santé mentale

Summary

This article examines disaster memory as a lever for collective resilience in the context of natural disasters. Can disaster memory foster resilience and under what conditions? The fieldwork, which was part of a qualitative approach, enabled us to examine the Reunionese people's memory of disasters: its content, omissions and forgetting. This memory is mainly related to the experience of cyclones and is revealed in the form of a passive or 'dormant' modality. The results allowed us to highlight possible links between disaster memory and resilience: for disaster memory to promote resilience, it must be active. For this to happen, the maintenance of memory, and attention to the processes of recording and remembering would be crucial for collective resilience to occur. It should be co-constructed ahead of the disaster, i.e. as a *proactive resilience* with the participation of various stakeholders (authorities, populations, disaster prevention and management actors, etc.).

Keywords: disaster memory, resilience, cyclone, vulnerability, mental health

La mémoire des catastrophes un levier pour la résilience collective ?

Introduction

Les phénomènes climatiques extrêmes (pluies intenses, tempêtes, cyclones, risques de sécheresse, vagues de chaleur) augmentent autour de la planète en fréquence et en intensité, ils occasionnent des pertes humaines et économiques considérables qui ne cessent de s'accroître. Selon les chiffres de l'ONU, le nombre de catastrophes naturelles aurait triplé depuis trente ans. Bien que la mortalité ait diminué dans les grandes villes et les pays développés, le contraire est constaté dans les pays à bas revenu ou les secteurs ruraux plus isolés. Une étude britannique, menée par l'ONG Christian Aid (2019) souligne : les catastrophes tuent plus dans les pays pauvres, elles coûtent plus cher dans les pays développés. Les catastrophes, dans ce sens, peuvent être considérées comme un révélateur des inégalités.

La France est le deuxième pays d'Europe le plus concerné par les catastrophes naturelles, notamment les inondations. Un Français sur quatre est touché par ce risque. La Réunion y est particulièrement exposée. En effet, 16 % de sa population est concerné par les cyclones, les coulées de lave, les inondations, les mouvements de terrain, les feux de forêt, les houles et marées et enfin les séismes. Le changement climatique, dont les effets sont aujourd'hui indéniables, accentue ces risques.

Du risque à la catastrophe (socio) naturelle

Les réflexions apportées par les différentes disciplines complexifient la notion de catastrophe. La dénomination « naturelle » a ainsi été remise en question. En effet, certains préfèrent alors parler de catastrophes « socio-naturelles » pour mettre en avant la part de responsabilité humaine dans la catastrophe. Pour Duvat et Magnan, ce sont les sociétés qui contribuent à la fabrique des catastrophes « naturelles » par de multiples facteurs : urbanisation dans les zones à risques, modification de processus naturels par les aménagements, perte de lien à l'environnement au profit d'une culture d'ingénierie et technologique. Les limites du risque, sans cesse repoussées, ont pour fin de maîtriser la nature¹. En ce sens, la dénomination catastrophe « socio-naturelle » souligne que la catastrophe a lieu lorsque ces risques rencontrent une société rendue vulnérable par des choix politiques, économiques ou des formes d'organisation sociale². Selon Reghezza-Zitt les principales causes de vulnérabilités en Europe s'expliquent par une augmentation de l'exposition dans des zones à risques, avec la transformation des systèmes urbains et des populations peu prémunies en cas de catastrophes naturelles³.

¹ Virginie Duvat-Magnan et Alexandre Magnan, Des catastrophes ... naturelles ? (Paris: Pommier, 2014).

² Sandrine Revet et Julien Langumier, « Introduction », in Le gouvernement des catastrophes, par Sandrine Revet et Julien Langumier (Editions Karthala, 2013)

³ Magalie Reghezza-Zitt, Etudier les catastrophes naturelles pour ne pas les subir, FM Global, 2014.

Les organismes internationaux, les ONG et les différents gouvernements ont impulsé la mise en œuvre de politiques pour y faire face. C'est ainsi que s'est érigé un « gouvernement de catastrophes naturelles »⁴. On constate de plus en plus une renonciation aux politiques fondée sur un « positivisme béat » ou sur une « utopie sécuritaire »⁵ pour embrasser une approche systémique et complexe de la gouvernance des catastrophes. Ce changement peut se lire à travers l'adoption d'un nouveau paradigme qui a eu des effets concrets au sein même des politiques prônées par l'ONU et donc dans ses cadres d'action. On est passé d'une conception exogène de la catastrophe, c'est-à-dire indépendante de l'action humaine, à une orientation endogène qui privilégie des actions pour aller vers un modèle de développement durable (cadre de Hyogo 2005-2015 et cadre de Sendai 2015-2030 pour la réduction de risques).

Dans cette perspective, nous nous situons dans la continuité de la réflexion de Yoann Moreau qui souligne la nécessité de vivre *avec* plutôt que de lutter *contre* les catastrophes. Il s'interroge ainsi : « Comment considérer la catastrophe en tant que constitutive de notre réalité ?⁶. Dans cet article, nous cherchons à explorer la relation entre mémoire des catastrophes et résilience. Plus précisément, la manière dont la mémoire peut favoriser la résilience.

La Résilience dans la gouvernance des catastrophes naturelles.

La notion de résilience fut définie par l'ONU (2010) comme étant « la capacité d'un système, d'une communauté ou d'une société exposés aux aléas, de résister, d'absorber et de corriger les effets d'un danger ».

Largement utilisé, ce concept est apparu au centre des politiques de prévention des catastrophes naturelles. Il est devenu le paradigme du discours de l'ONU qui a orienté les politiques internationales impulsées par les cadres de Hyogo 2005-2015⁷ et de Sendai 2015-2030⁸. Si son succès peut être accordé à sa dimension fédératrice et proactive, tel que le pointent Ruffat⁹ et Queneault¹⁰, son utilisation reste complexe au moment de sa mise en œuvre. En effet, comment favoriser concrètement la résilience des populations et des territoires, quelles actions mettre en place et sous quelles formes ? La polysémie du concept et son utilisation dans divers champs disciplinaires ont révélé plusieurs écueils d'ordre opérationnels, méthodologiques, mais aussi éthiques qui nécessitent une vigilance attentive des enjeux qui la sous-tendent. Pour Djament-Tran il s'agit de ne pas délaisser *sa dimension politique* : « (...) il semble fondamental d'éclaircir d'où nous nous situons lorsque nous

⁴ Magalie Reghezza-Zitt, *Etudier les catastrophes naturelles pour ne pas les subir*, FM Global, 2014.

⁵ David Lorion, « Endiguements et risques d'inondation en milieu tropical. L'exemple de l'île de la Réunion », *Noréis*, no 201 (1 décembre 2006): 45-66.

⁶ Yoann Moreau, *Vivre avec les catastrophes* (Paris: Presses universitaires de France, 2017), 6,7.

⁷ Le Cadre de Hyogo, est considéré la première tentative globale pour instaurer la résilience.

⁸ Le Cadre de Sendai instauré pour la réduction des risques de catastrophes, notamment pour aider les pays en développement.

⁹ Géraldine Djament-Tran et Magali Reghezza-Zitt, éd., *Résilience urbaines: les villes face aux catastrophes*, Fronts pionniers (Paris: Éditions Le Manuscrit, 2012).

¹⁰ Béatrice Queneault, « Résilience et aide internationale: rhétorique discursive ou véritable réforme ? », *Mondes en développement* n° 180, no 4 (2017): 35

l'utilisons ». ¹¹ Parmi les dangers les plus redoutés ont été pointés ceux de responsabiliser les populations et de déresponsabiliser les gouvernements en délaissant les rapports de domination et des inégalités et en monopolisant les critères d'aide ¹².

Les nombreuses définitions mettent l'accent sur la capacité d'adaptation plus ou moins rapide d'un système après un choc. Elles se focalisent sur le post-événement au détriment de la prévention et de la préparation des populations.

Notre travail se focalise donc sur l'examen de la mémoire comme la possibilité de penser une résilience collective en amont de l'événement catastrophique.

Mémoire de catastrophes et résilience

La mémoire des catastrophes peut-elle être un levier de résilience et sous quelles conditions ? Autrement dit, de quelle manière peut-elle induire des comportements de prévention afin de mieux prémunir les populations ?

En premier lieu, des études ont constaté que pour « pour être opérationnelle, c'est-à-dire pour induire des comportements », la mémoire *du risque* doit « être concrétisée, actualisée (et) mise en scène » ¹³. Pour cela, il serait fondamental que les populations puissent prendre une part active dans le débat, dans la prise de décisions et/ou les pratiques commémoratives.

En second lieu, il est primordial de prendre en compte les spécificités de la mémoire d'un événement extrême en considérant sa dimension psychique. On s'aperçoit que lorsqu'elle est liée à des événements traumatiques ¹⁴, la mémoire révèle sa complexité et ses paradoxes. En effet, d'après Moreau, la catastrophe est un événement qui résiste au savoir accumulé jusque-là, elle introduit une rupture qui déstructure le rapport au monde ¹⁵. Elle requiert donc un effort de représentation et par conséquent un effort de mémoire.

Enfin, les recherches des historiens du climat ont constaté que la mémoire des événements catastrophiques est de courte durée ¹⁶ et que si elle n'est pas entretenue, elle se perd rapidement, elle aurait des effets d'amnésie. Comment comprendre ceci ? S'agit-il d'un oubli ou bien d'autre chose ? Comment souvenir et oubli interagissent afin de se configurer en mémoire des catastrophes ? Et surtout comment la pérenniser ? Quels outils sont nécessaires pour l'entretenir ?

¹¹ Géraldine Djament-Tran et al., « Ce que la résilience n'est pas, ce qu'on veut lui faire dire », 2011, 9.

¹² Béatrice Quenault, Ibidem

¹³ Christine Labeur, « Raconter l'inondation : quand les récits de catastrophes se font mémoire du risque », Géocarrefour, no 1 (2 juin 2013): 45-54.

¹⁴ Francisca Espinoza, « Silences de l'Histoire; étude sur la transmission de l'histoire récente du Chili (1973-1989) dans la génération des enfants de la dictature. » (Thèse, Université Paris VII, 2015).

¹⁵ Yoann Moreau, éd., *Vivre la catastrophe*, Communications, 96.2015 (Paris: Éd. du Seuil, 2015).

¹⁶ Emmanuel Garnier, Frédéric Surville, et Jacques Boucard, éd., *La tempête Xynthia face à l'histoire* (Saintes: Le Croît vif, 2010).

L'entretien de la mémoire de catastrophes

Au fil de l'histoire, différentes pratiques destinées à maintenir vivante la mémoire de catastrophes ont existé, tels que les ex-voto dans les églises, les « tsunamis stones » au Japon – grâce auxquelles les anciens préviennent les futures générations du risque encouru –, les marques indiquant la dernière montée des eaux liée au tsunami de 2004, et laissées dans les maisons au Sri Lanka. En France, la loi 2003-699 de repères de crues et de submersions a pour but de renfoncer la mémoire du risque, sensibiliser et engager la population dans la prévention. Au Chili, la Fondation Proyecta Memoria¹⁷, propose la mémoire comme moteur de la prévention. « La mémoire sauve des vies » est leur devise. L'oubli de catastrophes est perçu comme une des causes de vulnérabilité. Leurs actions cherchent ainsi à « diffuser » la mémoire par le biais d'actions créatives, participatives et innovantes : parcours cyclistes, installations d'hypocentres dans des zones sinistrées par les séismes ou encore projections des images sur les façades des lieux emblématiques. Leur réflexion est particulièrement intéressante, notamment autour des *décombres symboliques*, comme outil d'entretien de la mémoire et de la résilience. En étant introduit dans les bâtiments et lieux de mémoire, il incorpore la négativité de la tragédie pour la transformer en quelque chose de nouveau. Tout en la transformant, il relie passé présent futur dans ce dialogue entre la mémoire et l'avenir.

Dans une perspective semblable, Le Blanc propose *la ruine* comme outil de mémoire qui a une puissance évocatrice et émotionnelle. Si elle est intégrée dans la ville, elle peut soutenir un processus proactif de résilience à condition qu'elle soit mise en interaction : « La ruine doit aussi être présentée, remise en contexte, par des panneaux indicatifs pédagogiques (...) des éléments montrant que le risque est encore actuel, réel. »¹⁸ En France, il existe par exemple les ruines du barrage de Malpasset dans le Var¹⁹.

D'autres voies d'entretien de la mémoire, *comme les commémorations* aux dates d'anniversaire, sont particulièrement importantes. Il s'agit en effet des espaces qui contribuent à la prévention, et à la création de liens de solidarité et d'une mémoire locale. De plus, elles sont indispensables pour les sinistrés pour qui la mémoire de catastrophe se présente sous la forme du devoir : ne pas oublier parce que « cela peut arriver à nouveau », « ça peut servir aux autres ». D'un point de vue subjectif, ce refus d'oubli est important dans la mesure où il permet d'intégrer l'événement dans leur biographie afin qu'elle ne devienne pas une mémoire traumatique²⁰. D'un point de vue social, le partage de cette mémoire apparaît comme une forme de résilience : « la mémoire de chacun au service de la résilience de tous » devise de l'Institut de l'Histoire et la Mémoire des Catastrophes (IHMEC)²¹. D'un point de vue individuel, le partage de cette mémoire permet la transformation de l'événement catastrophique en y trouvant un sens. À titre d'exemple, « aider les autres » peut favoriser la

¹⁷ Voir : <http://proyectamemoria.cl/>

¹⁸ Le Blanc dans Djament-Tran et Reghezza-Zitt, *Résilience urbaines*, (2012) 153.

¹⁹ S Ettinger et S Auclair, « Préconisations pour la mise en place de marqueurs de risques naturels Rapport final » (brgm, 2017)

²⁰ Au sens de M.Salmona, la mémoire traumatique est celle qui ne peut pas être intégrée à la biographie du sujet. Elle est associée aux psycho traumatismes ou stress post-traumatique ou PTSD

²¹ Voir : Serge Tisseron, « IHMEC Institut pour l'Histoire et mémoire de Catastrophes », s. d., <https://memoiresdescatastrophes.org/>.

reconstruction des sinistrés, et elle peut également permettre de créer du lien et de la solidarité. Le témoignage filmé des sinistrés des catastrophes naturelles sur leur chaîne youtube²² va dans ce sens et sensibilise sur les effets psychiques et sociaux des catastrophes.

Ces espaces collectifs de commémoration *facilitent le processus d'enregistrement et de mémorisation*. L'étude d'Ullberg²³ conclut que l'oubli de certaines catastrophes est relatif à l'absence de commémorations publiques. Le rôle primordial de la reconnaissance de la catastrophe dans l'espace public facilite son inscription dans l'espace-temps par les autorités comme un « cela a bien eu lieu ». Cette reconnaissance est d'autant plus importante qu'elle permet de remettre en scène les souvenirs communs pour créer des *souvenirs partagés*²⁴ favorisant ainsi le passage entre la mémoire individuelle et la mémoire collective.

Les risques naturels à La Réunion

Au milieu de l'océan indien, l'île de la Réunion est considérée comme un laboratoire à ciel ouvert des risques naturels. Du fait de ses caractéristiques climatiques et de sa géographie, elle y est hautement exposée. Elle connaît tous les records mondiaux en termes pluviométriques ce qui la rend particulièrement sensible aux risques d'inondations.

Notre terrain de recherche est délimité à la commune de Saint-Paul, l'une des villes les plus anciennes, mais aussi la plus peuplée où les inégalités spatiales façonnent les vulnérabilités du territoire. L'attractivité de la zone balnéaire a fortement impacté l'urbanisation et les prix immobiliers y sont parmi les plus élevés de l'île. Située sur la côte ouest, cette ville est exposée à tous les risques présents à la Réunion (feux de forêt, tsunami, forte houle, inondations, activité sismique, éboulements) à l'exception du risque volcanique. Les risques majeurs les plus fréquents selon le PPR multirisque de Saint-Paul (2016) seraient les inondations et les coulées de boue. Les cyclones majeurs ayant frappé la commune de Saint-Paul sont ceux de 1919 - aussi nommé le cyclone de « La peste » -, de 1948, puis, Hyacinthe en 1980, Firinga en 1989, Colina en 1993, Hollande en 1994, Dina en 2002, Gamèdes en 2007 et Bejisa en 2014 (« Plan de prévention des risques littoraux "submersion marine et recul du trait de côte" » 2018). L'étude de Mayer²⁵ mentionne les cyclones de 1932 et de 1948, Jenny et Hyacinthe, comme ceux dont les personnes âgées se remémorent le plus.

²² Voir : Luca Ciari et Francisca Espinoza, chaîne youtube IHMEC (France, s. d.).

²³ Ullberg dans Moreau, Vivre la catastrophe.

²⁴ Distinction proposé par A. Margalit : les souvenirs communs appartiennent aux acteurs de l'événement que l'ont vécu de l'intérieur ; les souvenirs partagés à l'ensemble de la société car la mémoire de l'événement a été diffusée par des vecteurs de communications tels que l'Etat l'Église, les médias. Voir Labeur (2013)

²⁵ Isabelle Mayer Jouanjean, « L'île de La Réunion sous l'oeil du cyclone au XXème siècle. » (Université de la Réunion, 2015), 155.

Bilan des connaissances actuelles sur le sujet

Comme évoquées précédemment, nombreuses sont les études qui se penchent sur la notion de résilience dans les contextes de catastrophes naturelles (urbanisme, architecture, sciences sociales et humaines). Notion controversée, on retrouve des adeptes ainsi que de perspectives critiques²⁶ parmi ces nombreuses publications. Malgré le fait qu'est largement reconnue l'importance de la mémoire en matière de prévention aux risques naturels, peu de recherches s'intéressent aux liens entre mémoire et résilience. Parmi ces études, il convient de souligner les travaux du géographe anglais Wilson sur la relation entre mémoire sociale et *resilience communautaire*²⁷ ou encore ceux de Gaillard autour d'une *subculture du désastre*²⁸. Battacharya et Lamond²⁹ proposent une carte conceptuelle du rôle de la mémoire des inondations dans le processus d'amélioration de la résilience à partir d'une recherche théorique. En France, c'est également du côté des géographes que cette relation a été étudiée. Le Blanc (2012) par exemple, réfléchit aux manières dont la résilience peut aider à redéfinir les politiques de la mémoire des catastrophes³⁰.

Dullfos et D'Ecorce (1966) questionnent l'efficacité de la mémoire des catastrophes en matière de prévention des risques. Pour ces deux auteurs, la relation n'est pas directe entre mémoire et résilience. Plusieurs aspects sont à tenir en compte, comme la distance entre ce qu'ils appellent une *mémoire réelle* (ce qui s'est réellement passé) et une *mémoire utile* (capable de guider des actions de prévention). Entre ces deux mémoires, interviendraient des *processus médiateurs* qui feraient obstacle à cette *mémoire utile* (« Ces processus médiateurs font que cette mémoire n'est pas mise à profit ou du moins pas suffisamment pour éviter qu'une menace ne se transforme en catastrophe »³¹).

Quant à la notion *mémoire des catastrophes*, on constate qu'elle n'est guère utilisée dans des publications récentes. Lorsqu'elle y apparaît, elle est davantage associée à la *prévention des risques*³² ou bien à la *culture de risques*³³, plus qu'à la notion de résilience. Liégeois (2014)³⁴ interroge les liens entre mémoire des catastrophes et culture du risque. Selon elle, la mémoire des catastrophes est conçue comme une mémoire qui s'enfouit rapidement faute des espaces pour la déployer et pour la matérialiser. L'auteure précise qu'elle mériterait d'être entretenue et partagée davantage à travers des formes créatives et

²⁶ Hugo Carton, « Chapitre 7. Une approche critique du concept de résilience », in *Penser la décroissance*, Nouveaux Débats (Paris: Presses de Sciences Po, 2013), 159-80

²⁷ Geoff A Wilson, « Community Resilience, Social Memory and the Post-2010 Christchurch (New Zealand) », (juin 2013): 207-15.

²⁸ Jean-Christophe Gaillard et al., « Ethnic Groups' Response to the 26 December 2004 Earthquake and Tsunami in Aceh, Indonesia », *Natural Hazards* 47, no 1 (octobre 2008): 17-38.

²⁹ Namrata Bhattacharya-Mis et Jessica Lamond, « Socio-Economic Complexities of Flood Memory in Building Resilience: An Overview of Research » (2014): 111-19.

³⁰ Antoine Le blanc, « Remembering Disasters: the Resilience Approach. », 2012.

³¹ Robert D'Ercole et Olivier Dollfus, « Mémoires de catastrophes et prévention des risques », *Natures Sciences Sociétés*, Forum, 4, no 4 (1996): 386.

³² Ibidem

³³ Marie Liégeois, « Mémoire des catastrophes et culture du risque », *Pour* 223, no 3 (2014): 89

³⁴ Ibidem

diversifiées telles que le théâtre participatif, des sorties nature, projections-débat pour ainsi favoriser la culture des risques.

Les historiens du climat se sont également intéressés à l'étude de la mémoire des événements catastrophiques ainsi qu'à l'*oblitération de cette mémoire collective*³⁵. D'autres se sont plus destinés à comprendre les raisons de l'oubli des catastrophes et du rôle actif des institutions dans celui-ci³⁶.

Par ailleurs, très peu de travaux portent sur la santé psychologique dans le contexte des catastrophes naturelles, que ce soit sur la dimension pratique de sa prise en charge ou celle scientifique comme objet d'étude. Il s'agit donc d'un champ d'études qui reste à développer. On retrouve moins des publications en français portant sur ce sujet, la plupart des recherches ayant été menées dans les pays anglophones. Parmi celles-ci, des études au sujet des inondations, ont constaté leurs effets sur la santé mentale³⁷, ainsi que de l'importance d'inclure cette perspective dans les interventions post-catastrophiques.³⁸ En France, à la suite de l'Ouragan Irma en 2017, une étude pour le Sénat³⁹ a remarqué la difficulté du dépistage des effets psychiques – sur des populations qui ne sollicitent pas de l'aide ou qui dissimulent leurs souffrances – d'un suivi post-traumatique complexe, ainsi que de la nécessité d'un suivi dans la durée. À Saint-Martin et à Saint-Barth, un nouveau dispositif de télé-médecine intitulé KaribTrauma⁴⁰ a été inauguré pour venir en aide aux populations traumatisées.

Parmi les recherches menées à la Réunion, il est important de souligner la thèse doctorale de Isabel Mayer (2015) sur les cyclones du XX siècle ayant frappé la Réunion. Son travail donne à voir les changements de mentalités concernant les cyclones et la perception du risque chez les Réunionnais. Elle remarque ainsi une confiance en soi, laquelle pourra se comprendre en lien avec l'évolution de la précision des prévisions météorologiques. Aussi, elle précise : « Le cyclone est un phénomène dangereux dont les risques sont trop vite méconnus ou ignorés en l'absence de passages rapprochés »⁴¹. Il est dit que les Réunionnais ont la mémoire courte. L'oubli des cyclones est expliqué par Mayer en fonction des leurs effets dévastateurs. En effet, ceux qui seront les plus oubliés seront ceux assimilés à un simple « kudvan » (« coup de vent ») ou à une pluie bienfaitrice sans les dommages collatéraux. A contrario, la mort intervient dans la mémorabilité du cyclone. Le cyclone Firinga de 1989 qui a fait 4 morts apparaît comme un traumatisme et comme un déclic au réflexe de la prévention.

³⁵ Garnier, Surville, et Boucard, La tempête Xynthia face à l'histoire.

³⁶ Susann Baez Ullberg, « Desastre y Memoria Material: La Inundacion 2003 de Santa Fe, Argentina », Iberoamericana – Nordic Journal of Latin American and Caribbean Studies 46, no 1 (24 janvier 2017)

³⁷ Bob Carroll et al., « Health and Social Impacts of a Flood Disaster: Responding to Needs and Implications for Practice », Disasters 34, no 4 (octobre 2010): 1045-63

³⁸ Jessica Lamond et D Rotimi, « An exploration off actors affecting the longterm psychological impact and deterioration of mental health in flooded households. ».Environ.Res.(2015)

³⁹ Guillaume Arnell, « Rapport d'information fait au nom de la Délégation sénatoriale aux outre-mer (1) sur les risques naturels majeurs dans les outre-mer » Rapport pour le Sénat, 19 2019.

⁴⁰ Voir : <http://soskriz.org/karib-trauma/>

⁴¹ Mayer Jouanjean, « L'île de La Réunion sous l'oeil du cyclone au XXème siècle. », 361.

Présentation synthétique de la recherche

Cette recherche vise donc à mieux comprendre les relations entre la mémoire de catastrophes et la résilience collective. Nous espérons que les résultats pourront contribuer au travail des acteurs de terrain et décideurs politiques en proposant des pistes d'intervention qui tiennent compte des spécificités des territoires et des populations. Notre question de recherche propose ainsi d'étudier *de quelle manière la mémoire des catastrophes peut-elle favoriser les processus de résilience collective ?*

Nous faisons l'hypothèse suivante : la *mémoire active* de catastrophes favoriserait la résilience collective.

Pour ce faire, nous avons étudié la mémoire des catastrophes des Saint-Paulois, à La Réunion. Nous nous sommes interrogés sur les principaux contenus de cette mémoire, ses omissions et oublis, ses représentations et principaux sens mobilisés par la catastrophe.

Méthodologie

Cet article s'appuie sur une recherche qualitative. L'objectif principal est de repérer comment la mémoire des catastrophes peut favoriser la résilience collective. Une première phase ayant servi à la planification et la préparation du terrain a été réalisée grâce à *des entretiens exploratoires* avec un expert de la Réunion⁴², des professionnels de la gestion de risques, un ingénieur prévisionniste de France météo ainsi que des réunionnais vivant à Paris. Accompli durant les mois d'août et septembre 2020 dans la commune de Saint-Paul, notre terrain s'est composé de deux groupes auprès desquels nous avons utilisé deux techniques d'entretien différentes.

Le premier groupe, constitué des habitants des quartiers hauts et bas de Saint-Paul avait pour objectif principal d'explorer la mémoire des catastrophes, à travers des *entretiens ouverts de type récit de vie*. Nous avons mené 14 entretiens avec 8 hommes et 6 femmes adultes, âgés de 25 à 71 ans, issus d'origines socioéconomiques et professionnelles diverses, appartenant majoritairement aux milieux défavorisés et classes moyennes. Tous ont été témoins des cyclones. Or, seulement deux d'entre eux se sont reconnus comme des sinistrés. Les entretiens ont duré entre 1 h 30 et 2 h 30 et se sont déroulés chez les habitants ou dans les locaux de la Croix-Rouge. Cette technique d'entretien nous a permis d'être au plus près de leur subjectivité, à travers une écoute attentive et bienveillante. Cette écoute est sensible aux effets psychiques que ce type d'événement peut avoir (déli, traumatisme, peur, etc.). Elle nous est apparue comme indispensable dans une étude portant sur la mémoire et la résilience.

Le second groupe est constitué d'acteurs de la prévention et la gestion de catastrophes naturelles du milieu administratif (DEAL, Mairie de Saint-Paul, TCO, CUMP,

⁴² Entretien avec Zoe Vaillant, géographe, chercheuse, auteure du livre « La réunion Koman ilé » (2008)

PIROI)⁴³ associatif (Croix-Rouge, MeteOR) ainsi qu'un établissement éducatif. Nous avons mené 7 entretiens semi-directifs avec 11 personnes. Nous avons cherché à recueillir le point de vue des acteurs concernant la place de la mémoire et la notion de résilience.

Des observations menées durant tout notre terrain à la Réunion nous ont permis de repérer une *mémoire géographique* à travers les différentes traces laissées par les catastrophes (bâtiments en ruines, repères de crue, signalétiques, etc.). Aussi bien pour les entretiens semi-directifs que pour les entretiens ouverts, nous avons utilisé l'*analyse de discours*. Notre objectif était de repérer la spécificité de la mémoire des catastrophes chez les habitants et sa modalité (passive, active, traumatique).

Les analyses ont alors cherché à repérer et mettre en perspective ce qui relève de la singularité des participants comme de ce qui est transversal et qui façonne les spécificités réunionnaises. L'analyse de ces données discursives nous a permis d'avancer des éléments de réponse concernant la relation entre mémoire des catastrophes et résilience. Dans le second groupe, l'analyse de discours s'est principalement orientée à connaître les points forts et les difficultés propres à la prévention et à la gestion des catastrophes ainsi qu'à la place de la mémoire des catastrophes et à la résilience dans leurs missions.

Vers une définition de la mémoire des catastrophes et d'une résilience

Nous proposons de définir la *mémoire des catastrophes* comme un ensemble de représentations du passé reliées à un événement catastrophique. Constituée par des souvenirs et des oublis, vécus ou transmis, elle peut être appréhendée de manière individuelle et collective dans un processus de reconstruction permanent. Elle est porteuse d'enseignements sur les effets et les manières de prévenir ou réduire les impacts liés aux catastrophes. Son potentiel d'action dépend des modalités qu'elle adopte : *passive*, *active* ou *traumatique*. Une *mémoire active* de catastrophes n'est pas uniquement rétrospective, elle est « force d'avenir », elle nourrit la *culture de risques* permettant ainsi de mieux se prémunir. Signalée comme étant de courte durée, elle nécessite d'être entretenue dans des espaces collectifs de partage et de reconnaissance entre les divers acteurs concernés (population et gouvernances). De plus, le partage d'une mémoire des catastrophes permet de créer des liens et de la solidarité. Pour les sinistrés, cette mutualisation devient une possibilité d'élaboration et permet de donner du sens à leur expérience.

La grande majorité des définitions relatives à la résilience mettent l'accent sur la capacité d'adaptation plus ou moins rapide, après la survenue d'un choc. Souvent pensée a posteriori, en réponse au choc, c'est-à-dire comme une *résilience* réactive, nous estimons qu'il est plus approprié de la concevoir comme un processus qui se construit bien en amont de la catastrophe, c'est-à-dire comme une *résilience proactive*.⁴⁴

⁴³ Deal ou Direction de l'environnement, de l'Aménagement et du Logement, TCO Territoire de la Côte Ouest, CUMP Cellules d'Urgence Médico-Psychologique ; PIROI, Plateforme d'Intervention Régionale de l'Océan Indien.

⁴⁴ Djamen Tran distingue entre une *résilience réactive* : capacité à récupérer après un choc et une *résilience proactive* : anticipation à l'événement. Voir Djament tran et al, 2011 :135)

Résultats

La mémoire des catastrophes une mémoire des cyclones

La mémoire des catastrophes des Saint-Paulois se constitue principalement autour de l'expérience des cyclones, c'est en effet le risque naturel le plus évoqué par les interviewées indépendamment de leur âge ou lieu d'habitation. Tous, sans exception, remémorent leurs souvenirs des différents cyclones. Ces souvenirs sont construits majoritairement à l'aune de leurs propres vécus, mais également des récits familiaux transmis entre générations. *Les autres risques naturels* sont beaucoup moins évoqués (feux de forêt, houle) voire omis (éboulements de terrain). Le risque d'éruption du volcan Piton de la Fournaise est le deuxième risque le plus évoqué, suivi par la subite montée des eaux, phénomène courant en période d'été austral, plus présent sur le côté est de l'île. Plusieurs interviewés évoquent ce risque en l'associant au souvenir d'un accident de canyoning à Salazie où trois personnes ont perdu la vie en 2010. *Le risque Tsunami*⁴⁵ est rarement évoqué, et lorsque ce propos est approfondi, il semble ignoré, méconnu ou mal compris pour la plupart des interviewés : « Ici pour l'instant on a pas, je n'en ai jamais entendu parler, mais ils sont sur l'observation, de ceci, mais ça, ce n'était jamais si interpellant ; peut-être un jour, peut-être, on ne sait pas. » (Jeune 28 ans, habitant des bas l'étang de Saint Paul).

Une seule habitante en bord de mer a fait allusion à un « raz de marée ». Elle signale avoir été inondée plus d'une fois.⁴⁶ Quant aux acteurs de la prévention et gestion de catastrophes, ils vont dans cette même direction. L'un d'entre eux exprime : « le risque tsunami n'est pas encore incorporé par la population, c'est abstrait pour eux ». En matière de préparation il existe un plan de secours spécialisé tsunami PSST⁴⁷ depuis 2008.

La mémoire des cyclones : entre « virtuosité et spectacle »

Loin d'être remémoré comme un drame voire un traumatisme, le cyclone est davantage porteur d'une connotation positive et bienfaitrice. Il apparaît comme intégré dans le quotidien des personnes rencontrées qui connaissent les principales conduites à tenir en cas d'une de ses survenues. Parmi les bienfaits du cyclone sont évoquées ses fonctions de nettoyage, principalement des ravines, mais aussi des microbes, miasmes et maladies. « Nous on dit que les vieilles personnes disent qu'enlève la maladie, les vieilles personnes disent qu'ils enlèvent les microbes par tout, pour purifier l'eau, le vent aussi pour les

⁴⁵ Selon les archives, des tsunamis ont déjà été observés à la Réunion en 1867 et 1883. "Le dernier tsunami d'importance ayant intéressé la Réunion date du 26 décembre 2004, causant principalement des dégâts matériels, notamment dans les ports, mais aucune victime n'a été à déplorer." Voir : <http://www.risquesnaturels.re/risques/les-risques-majeurs/houles-et-marees>

⁴⁶ Entretien en créole, femme de 71 ans, traduction simultanée par une bénévole de la Croix Rouge.

⁴⁷ Plan de secours spécialisé tsunami, Préfecture de la Réunion cabinet État Majeur de Zone et de Protection Civile de l'océan Indien (2008) Voir page 45.

moustiques » (homme de 47 ans, habitant de Saint-Gilles Les Hauts). Cette représentation du cyclone vient des récits des aïeux (grands-parents, et les anciens) transmis entre générations. Plusieurs interviewées utilisent le terme « un bon cyclone » pour désigner ces vertus. Le cyclone permettrait aussi de restaurer un équilibre salubre pour l'environnement réunionnais grâce aux pluies qui rempliraient les nappes phréatiques dont la sécheresse affecte toute l'île et particulièrement la côte Ouest : « Même moi je l'ai dit sous le ton de l'humour, le mois de mars qu'il fallait un bon cyclone pour nettoyer, mais voilà (rire) c'est un peu comment on dit faire le grand nettoyage de printemps, un cyclone, ça nettoie tout, ça enlève les branches des ravines et puis ça recharge les nappes phréatiques » (Représentant de la PIROI) ; « Mais après le cyclone c'est le vacarme, mais pour la nature c'est bien, c'est comme si la nature regagne une deuxième vie, c'est comme un combat là, mais elle ressort de là, voilà, c'est un deuxième souffle, mais je pense que le cyclone au niveau des arbres, au niveau de la nature à niveau, des plages, que ce soit terre ou mer, ça joue un rôle comme même, il a des choses qui poussent, il y a des arbres qu'on ne peut pas tailler donc tout ça. » (Jeune 28 ans, habitant de bas de Saint-Gilles Les Bains).

La population ainsi que les acteurs de la prévention et gestion des catastrophes mobilisent un système de sens dans lequel le cyclone est valorisé : le cyclone est porteur d'une utilité et a un rôle important pour la vie et la survie réunionnaise. Il est même d'une certaine manière attendu. Pour *les acteurs de la prévention*, l'absence de cyclone pendant les dernières années est paradoxalement considérée comme un risque. « Le fait qu'il n'y a plus de cyclone, la culture du risque est en train de s'effacer » (Représentant TCO ; 50 :29).

Contenus : souvenirs et omissions de la mémoire de cyclones

Les cyclones les plus évoqués⁴⁸ sont Hyacinthe (1980), Firinga (1989) et Jennie (1962). Il s'agit de cyclones qui ont occasionné beaucoup de dégâts et de morts (25, 4 et 37 respectivement). Parmi ces omissions, on retrouve les tempêtes Clotilde (1987), Dina (2002) et Fakir (2018, mentionnée par une seule personne). Le cyclone Bejisa (2014) est le grand absent des mémoires.

Parmi les lieux constamment évoqués dans les souvenirs des cyclones, les ravines sont hautement investies par les Réunionnais à des fins de divertissement ou domestiques (par le passé les familles les plus modestes allaient laver les vêtements à la ravine).

Dans l'après-cyclone, la ravine devient un lieu d'égalité, les interviewés évoquent des sorties en famille pour aller voir « les ravines qui coulent », pêcher et nager. La ravine est davantage présente dans les souvenirs des habitants des hauts, lieu de jeux pour les enfants d'antan. Même si la plupart d'entre eux reconnaissent le danger, ceux-ci ressentent la nécessité d'y aller « pour voir », « Les enfants ils aiment quand la ravine elle coule, les enfants

⁴⁸ Pour les acteurs de la prévention étaient: Fakir, Hyacinthe et Gamedes. Seul le représentant de la DEAL et de la Mairie ont évoqué le cyclone Bejisa, ce dernier ne se souvenait plus de son nom. Un seul des habitants y a aussi fait allusion, sans pouvoir non plus se rappeler comment il s'appelait.

ont appris à nager dans la ravine, les enfants d'ici, ce n'est pas dans la mer » (homme, 47 ans habitants de Saint-Gilles Les Hauts).

Les savoirs populaires apparaissent comme un contenu important de cette mémoire. Certains signes de la nature aviseraient de l'arrivée du cyclone. Sont alors fréquemment évoqués les arbres fruitiers très chargés, comme le letchi ou les manguiers, une odeur des corbeilles d'or qui parfume l'ambiance, des guêpes qui font leur nid plus bas que d'habitude ou à l'intérieur d'endroits moins exposés, des oiseaux qui s'en vont ou des fourmis qui déménagent quelques semaines avant le cyclone. Les habitants des hauts semblent plus attachés à ces signes et à la différence des habitants des bas, se réfèrent notamment au bruit du ronflement qui avertit de l'arrivée du cyclone : « Les munis disent quand vous entendiez le ronflement, c'est le cyclone qui vient » (femme 71 ans habitant des hauts, la Chaloupe, Saint-Leu).

Une mémoire qui n'est pas reconnue comme un traumatisme : peurs et appréhensions du cyclone

Les mémoires de cyclones ne se sont pas décrites comme étant traumatiques. Les représentations prédominantes des cyclones sont liées à l'utilité de celui-ci pour l'écosystème réunionnais. Les souvenirs évoqués sont ainsi davantage porteurs d'affects positifs (souvenir d'enfance associé à passer du temps en famille, nettoyage de maladie et des ravines, solidarité entre voisins). Ces représentations favorisent la mobilisation d'un système de sens qui place l'intérêt collectif sur le devant des dégâts individuels des sinistrés. Il sera toutefois souhaitable de comparer ces représentations avec des populations gravement sinistrées par les cyclones. Les aspects difficiles ou marquants des cyclones ne sont évoqués qu'au cours de l'entretien, jamais comme un premier souvenir. Est-ce peut-être la force de la mémoire collective organisée autour de l'utilité du cyclone que met à distance une *mémoire dramatique*⁴⁹ ? En outre, le fait d'être une région historiquement touchée par les cyclones comporte le risque de naturaliser, voire banaliser les effets du même en délaissant la dimension psychologique au deuxième plan. En ce sens, il n'est pas anodin de constater qu'en 17 ans d'histoire, la CUMP⁵⁰ n'a jamais été appelée à intervenir en cas de catastrophes naturelles à la Réunion, malgré son expertise et son savoir-faire en cas d'événement à potentialité traumatique.

La peur des cyclones n'apparaît pas comme un élément central des récits et lorsqu'elle apparaît, elle est davantage circonscrite aux récits des anciens transmis à travers les générations. Ce sont eux qui avaient peur des cyclones du fait d'avoir été eux-mêmes sinistrés, d'avoir perdu des proches ou d'être témoins de la destruction de l'habitat : « Le rapport que nous avons aujourd'hui, ce n'est pas un rapport de peur pour nous c'était un phénomène naturel, il faut en avoir peur, mais quand je vois ma grand-mère elle, elle était terrorisée, je pense que ce qu'elle a vécu dans sa chair et sa vie. » (Représentant de la TCO). La peur apparaît néanmoins de manière indirecte, sous la forme d'une appréhension. Dans le souvenir évoqué autour du moment de se calfeutrer chez eux lors du passage du cyclone,

⁴⁹ Comprise comme une mémoire connectée avec les affects douloureux de l'impact du cyclone.

⁵⁰ CUMP Cellule d'Urgence Médico Psychologique

plusieurs interviewés indiquent ne pas trouver le sommeil pendant que le cyclone passe : « Quand il y a le cyclone on ne dort pas, on est toujours en éveil, le sommeil ne vient pas parce qu'on est en alerte... » (femme 47 ans, habitante du Port). D'une manière générale, ils expriment une sensation de sécurité qu'ils associent à l'évolution de l'habitat : des constructions plus solides qui résistent mieux aux cyclones.

La place de la mémoire des catastrophes pour les acteurs de la prévention

Tous les acteurs de la prévention que ce soit du milieu administratif ou associatif accordent un rôle fondamental à la mémoire des catastrophes, notamment dans la prévention. On note cependant une distance entre l'importance du rôle accordé et la mise en œuvre des actions concrètes favorisant cette mémoire dans les pratiques de prévention et sensibilisation. Pour la TCO, la mémoire apparaît comme un axe de travail naissant, envisagé dans le court terme, à travers des initiatives intéressantes. Elle donne comme exemples le projet de recueil de témoignages sur l'expérience des cyclones par des écoliers au sein de leurs familles⁵¹ et des activités événementielles mettant en valeur la mémoire des anciens. Toutefois, ces actions qui devaient avoir lieu en 2020 ont dû être reportées en raison de la pandémie de covid-19.

Au sein de l'administration française apparaît l'idée que la mémoire des catastrophes se cumulerait à travers l'expérience des personnes qui y travaillent et la transmettraient de manière orale et non systématisée⁵². Cela donne forme à une mémoire informelle qui dépendrait des personnes porteuses de cette expérience. Un des interviewés est toutefois conscient des limites de cette pratique et souligne l'importance du PCS (Plan Communal de Sauvegarde) créé en 2018 à Saint-Paul qui formalise et systématisé cette mémoire, notamment en relation à la gestion de la crise : « Le PCS sert à ça, il faut un document qui garde l'historique, l'organisation de la commune face au risque. » (Représentant de la Mairie). Tant la Mairie que la TCO se reposent sur le travail mené par la Croix rouge, reconnaissant leur expertise et leur proximité avec la population. C'est donc majoritairement les acteurs associatifs qui mènent le travail de mise en œuvre de la mémoire des catastrophes comme voie de sensibilisation et de prévention⁵³.

⁵¹ Initiative qui devait être mise en place à l'école de Grande Fontaine, située dans une zone inondable.

⁵² Il est intéressant de rappeler que nous avons fait le même constat dans un autre secteur de l'administration française au Ministère de l'intérieur dans le département de gestion des crises (Rapport N°2)

⁵³ Parmi ceux-ci, il est possible de mentionner le projet Paré pas Paré de la Croix Rouge, et la publication de chroniques historiques sur les cyclones menées par l'association MeteOR sur leur page Facebook

Entretien de la mémoire

Marqueurs mémoriels des catastrophes naturelles : les églises

À part l'église de Saint-Rose, nous n'avons pas constaté un véritable effort de mise en valeur des marqueurs mémoriels en lien avec les catastrophes naturelles. En effet, il n'existerait pas de repère de crues malgré le fait qu'ils sont obligatoires depuis la loi 2010. Les stèles mémorielles ne seraient pas très visibles et l'utilisation des ruines comme voie d'entretien de la mémoire de catastrophe pourrait être davantage mise en avant. C'est le cas notamment de l'église de Saint-André, détruite par le cyclone Jenny (1968). Peu d'interviewés connaissent cette église et ignorent les conditions de sa destruction ou bien sa localisation. Elle n'est en effet pas suffisamment valorisée comme lieu de sensibilisation et d'entretien de la mémoire des catastrophes.

Mémoire géographique ou mémoire du temps de la nature :

Le paysage réunionnais est en soi même, avec sa géographie qui le caractérise, un lieu porteur de traces qui rappellent les risques naturels. C'est cela que nous entendons par *mémoire du géographique*⁵⁴, repérable dans les traces physiques des catastrophes laissées dans le paysage. Parmi ces lieux de mémoire géographique, nous avons pu identifier par exemple : la route littorale avec ses filets qui rappellent le risque d'éboulements et la chute de roches ; les ravines et ses radiers qui en cas de cyclones deviennent dangereux ; ainsi que les impressionnants paysages laissés par la lave suite aux éruptions volcaniques dans l'enclos du volcan Piton de la Fournaise, notamment.

Conclusions

Conclusion générale

Cet article a mis en lumière les manières dont la mémoire de catastrophes peut favoriser la résilience collective. À des fins de compréhension, nous avons identifié trois modalités de la mémoire de catastrophe : *passive*, *active* et *traumatique*. La pertinence de ces catégories est de nous offrir une intelligibilité quant à son potentiel d'action à des fins de sensibilisation, de prévention et éventuellement de résilience collective. Les résultats confirment notre hypothèse, à savoir : **pour que la mémoire des catastrophes favorise la résilience, elle doit être active**. Cela signifie qu'elle ne doit pas uniquement être rétrospective ou mélancolique, mais au contraire, qu'elle soit présente, et facile d'accès pour guider l'agir face à de nouvelles catastrophes. Une mémoire active est capable de tirer des enseignements du passé, grâce à la connaissance des catastrophes précédentes qui nous

⁵⁴ Blaž Komac, « Social Memory and Geographical Memory of Natural Disasters », *Acta geographica Slovenica* 49, n° 1 (15 décembre 2009): 199-226.

apprennent sur les risques et les vulnérabilités des territoires, ainsi qu'aux manières d'y faire face. En définitive, c'est une mémoire qui influence le présent, tant des populations que des décideurs politiques et des acteurs de la prévention et gestion des catastrophes. Néanmoins, pour que cette mémoire reste active, son entretien est nécessaire, car elle est de courte durée et s'enfuit rapidement. L'entretien de la MC⁵⁵ peut s'appuyer sur divers supports. L'histoire en est une, elle peut en effet nous donner des contenus pour la « matérialiser ». Ainsi, des données historiques pourraient la mettre en valeur, comme par exemple des marqueurs mémoriels (tels que les repères de crues, des édifices en ruines suite à des catastrophes, des espaces commémoratifs aux dates d'anniversaire qui favorisent le partage de témoignages, de la mémoire et la solidarité, etc.). Ces supports ont pour vocation de contextualiser la mémoire des catastrophes en favorisant son partage, sa diffusion et en suscitant l'intérêt de la population. Pour ce faire, des modalités créatives et variées en accord aux spécificités socioculturelles et historiques des territoires et population sont à prendre en compte.

La mémoire des catastrophes favorise-t-elle la résilience collective et à quelles conditions ? Pour réfléchir à cette question, une première remarque est possible : la notion de résilience est à prendre avec précaution. En effet, la MC en tant que levier de résilience est féconde à condition de la penser comme une *resilience proactive et sociétale*. C'est-à-dire comme un processus qui se prépare bien en amont et non pas uniquement comme une question liée à la post-catastrophe. En effet, un discours sur la résilience au moment de l'après-catastrophe, avec sa rhétorique d'aller de l'avant, de se reconstruire, de s'adapter rapidement, peut amener à des injonctions qui occulteraient les effets psychiques des catastrophes ainsi que l'importance de leur prise en charge rapide et à long terme. Une résilience sociétale, conçue comme processus, engage la participation et la responsabilité des divers acteurs concernés et nous met en garde d'un « usage » du discours de la résilience qui chercherait à responsabiliser davantage les populations de leurs malheurs en dédouanant ainsi les responsabilités politiques et gouvernementales.

Conclusions sur l'étude de cas

De quoi est faite la mémoire des catastrophes des Saint-Paulois ? Notre étude a révélé que *leur mémoire des catastrophes* est constituée majoritairement par des événements cycloniques qui semblent masquer les autres risques. En effet, ces derniers sont rarement évoqués, voire absents des récits. Cela conduit à s'interroger sur la préparation de la population face à d'autres risques présents sur l'île, notamment les risques littoraux.

Loin d'être évoqué comme un drame voire une catastrophe, le cyclone apparaît dans les représentations des Saint-Paulois comme faisant partie de la normalité, mais aussi comme quelque chose de spectaculaire notamment au moment de l'après cyclone où nous constatons une plus grande prise de risque et donc une sous-estimation du danger par la population. Les représentations mobilisées mettent en avant les vertus du cyclone : son utilité

⁵⁵ MC ou mémoire de catastrophes

pour l'équilibre des écosystèmes, son rôle « purificateur » et de nettoyage plutôt que sur les aspects dramatiques ou dévastateurs de ceux-ci.

Cette configuration de la mémoire des cyclones se dessine simultanément comme une force et une vulnérabilité. Une force, car elle semble nourrir une culture cyclonique chez les Réunionnais où ce risque est relativement intégré par la population qui connaît les principaux gestes de mise en sécurité. Une vulnérabilité, car si le cyclone est considéré comme faisant partie de la normalité, le risque est de sous-estimer sa dangerosité notamment lors de l'absence des cyclones rapprochés dans le temps.

Dans les récits recueillis, les cyclones apparaissent comme dotés de qualités collectives plus importantes que les difficultés individuelles qu'ils sont susceptibles d'occasionner. Les aspects négatifs douloureux, voire traumatiques, ne sont pas directement abordés dans les récits des personnes rencontrées. Et lorsqu'ils apparaissent, ils sont davantage circonscrits aux autres, notamment aux anciens qui étaient terrorisés par les cyclones du passé. Est-ce la distance temporelle du dernier grand cyclone qui engendre une évocation de la mémoire de cette manière ? Les Réunionnais ont-ils moins peur des cyclones ? C'est comme si les effets dévastateurs restaient en arrière-plan, comme mis à distance.

Un tel constat nous conduit à nous interroger sur la considération des effets psychiques des catastrophes et de leur prise en charge aussi bien par la population que par les autorités. Il est particulièrement important de sensibiliser sur cette dimension tant du côté de la population que des acteurs et décideurs politiques afin qu'ils puissent agir en conséquence lors de prochaines catastrophes. Par ailleurs, l'importance d'une prise en charge rapide et à long terme des sinistrés s'avère cruciale afin d'éviter les complications des psycho traumatisme ⁵⁶ou PTSD (dépression, stress, conduites addictives, problèmes de santé, suicides, etc.), mais aussi afin que cette *mémoire des catastrophes* ne prenne une *modalité traumatique*. Nous considérons que toute tentative de construire une résilience collective ne peut pas faire l'impasse d'une réelle prise en compte de la dimension psychologique des effets de catastrophes.

La mémoire des catastrophes des Réunionnais s'est révélée sous *la forme d'une mémoire passive qui nécessite d'être entretenue davantage*. Il s'agit d'une mémoire qui reste en quelque sorte endormie, en attente de la survenue d'une nouvelle catastrophe pour être « réveillée ». Dans ce sens, tant les acteurs que les habitants ont la sensation qu'il s'agit d'une mémoire qui est en train de se perdre. Ceci à juste titre si l'on tient compte de l'âge avancé des personnes ayant vécu les grands cyclones (1932, 1945, 1948, Jennie, Firinga, etc.), mais aussi du fait que ce soit la famille et notamment les anciens qui aient été désignés comme la voie principale de transmission de cette mémoire.

Bien que l'importance de cette mémoire soit reconnue par les acteurs administratifs de la prévention et de la gestion de catastrophe ; dans la pratique et jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'espaces ou d'actions qui aient vu le jour dans ce sens. Cette tâche semble reposer

⁵⁶ Deux mois après Firinga (1989), le cyclone Krissi a eu une victime indirecte; un agriculteur qui s'est suicidé à l'annonce de l'approche du cyclone. Voir thèse de Mayer (2015) p. 333

davantage sur les acteurs associatifs⁵⁷ On constate ainsi que la *mémoire des catastrophes* a encore du chemin à faire pour trouver sa place dans les politiques publiques. À titre d'exemple, nous avons été surpris de la non-existence de repères de crues à la Réunion.

Il existe plusieurs pistes à explorer afin que cette mémoire redevienne active et pour qu'elle puisse donc être une porte d'entrée à la *résilience collective et sociétale*. Ainsi, diverses possibilités peuvent être explorées telles que la mise en valeur des marqueurs mémoriels déjà existants, mais peu connus - comme l'église en ruine de Saint-André -, la mise en place de repères de crue, de supports visuels faits en collaboration avec des artistes réunionnais⁵⁸, ou encore d'expositions photos montrant l'évolution des territoires et l'impact de l'urbanisation au fil du temps, etc. Pour que cette mémoire reste active, il est donc primordial que ces actions prennent des formes innovantes, créatives, qui touchent le plus grand nombre de personnes en suscitant l'intérêt et la participation. Tout l'intérêt d'une *mémoire active* est de favoriser un processus de résilience à construire en amont à la catastrophe, comme une *résilience proactive*.

Les oublis et/ ou omissions de cette mémoire telles que ceux du cyclone Bejisa en 2014 ou le tsunami du 2004, événements relativement récents, soulèvent des interrogations quant aux processus d'enregistrement ou de mémorisation et soulignent la nécessité d'un travail d'entretien de cette mémoire. Dans ce sens, il semble important de mettre en place des instances publiques de reconnaissance des événements catastrophiques ainsi que de leurs effets (physiques, psychiques et sociaux). Ce projet pourrait voir le jour, à travers, par exemple, la création d'espaces commémoratifs, qui favorisent l'échange entre divers acteurs de la communauté (sinistrés, autorités, agents communaux, bénévoles, voisins de différents âges, etc.) mettant justement en valeur l'hétérogénéité des mémoires. Les dates d'anniversaire sont particulièrement propices à ces fins.

La participation des autorités dans l'implication de ces actions ainsi que dans les moments de la crise et de la reconstruction semble fondamentale. Effectivement, en terme symbolique, cela serait décisif pour le processus d'enregistrement et de mémorisation à travers la réaffirmation d'un « cela a bien eu lieu ». Cela favoriserait ainsi la construction d'une mémoire collective et locale grâce à la création de « souvenirs partagés ». Il semble également important de mettre en valeur les contenus de la mémoire locale, tels que les savoirs populaires concernant le cyclone pour qu'elle apporte du sens aux populations en question. Cela pourrait faciliter les processus de mémorisation et de transmission.

Résultats inattendus

Nous avons été surpris de découvrir les représentations de la mémoire des cyclones s'articulant davantage autour des vertus du cyclone plutôt que sur leurs effets dévastateurs. Parmi ces vertus, le rôle du cyclone comme purificateur des maladies rend compte d'une mémoire de longue durée. En effet, ses représentations sont associées au cyclone de 1919 à qui fut attribué le pouvoir d'avoir éradiqué la grippe espagnole.

⁵⁷ Tel que la Croix Rouge à travers le projet Paré pas paré (2011) ou de l'association MeteOr à travers la publication de chroniques sur les cyclones du passé dans les réseaux sociaux.

⁵⁸ Nous pensons par exemple au graffiteur réunionnais Meo 974

Limites de l'étude

Notre recherche ne nous a pas permis d'examiner la mémoire des catastrophes des populations sinistrées. Une rencontre avec ces populations aurait pu nous éclairer davantage sur les effets psychologiques des catastrophes qui interviennent dans la résilience, que ce soit pour la favoriser ou bien pour l'entraver. De plus, cela nous aurait permis de repérer les différences et les similitudes dans la configuration de cette mémoire des catastrophes pour les populations sinistrées et non sinistrées.

Conclusions au-delà de l'étude de cas

Cette recherche apporte des éclairages sur la complexité même de la notion de résilience (ses écueils, ses avantages, ses leviers) et propose des alternatives pour sa mise en œuvre. La *mémoire des catastrophes* comme voie possible à une résilience collective permettrait de nous prémunir d'une résilience qui s'imposerait comme un processus normatif. Effectivement, elle nous offrirait des pistes prometteuses pour envisager une résilience contextuelle qui se ferait en accord avec les territoires et les populations.

Enfin, ce travail a permis de mettre en lumière l'importance de la prise en compte de la dimension psychologique des catastrophes et de ses effets, souvent invisibles, mais pas pour autant inexistantes. Des recherches sur la relation entre cette dimension et la résilience méritent d'être davantage explorées.

Évoquer les implications politiques, sociales, économiques des résultats de la recherche, et une suite possible à celle-ci à justifier

La proposition de la mémoire des catastrophes comme voie pour la résilience collective telle que nous l'avons présentée comporte des implications politiques, sociales et économiques. En effet, les résultats soulèvent des pistes de travail aussi bien pour les acteurs de terrain que pour les décideurs des politiques de la prévention des catastrophes naturelles.

Bibliographie

Arnell, Guillaume. « Rapport d'information fait au nom de la Délégation sénatoriale aux outre-mer (1) sur les risques naturels majeurs dans les outre-mer (volet relatif à la reconstruction et à la résilience des territoires et des populations) - Rapport, ». Rapport pour le Sénat, 19 2019. <http://www.senat.fr/rap/r19-122-1/r19-122-11.pdf>.

Baez Ullberg, Susann. « Desastre y Memoria Material: La Inundacion 2003 de Santa Fe, Argentina ». *Iberoamericana – Nordic Journal of Latin American and Caribbean Studies* 46, n° 1 (24 janvier 2017): 42-53. <https://doi.org/10.16993/iberoamericana.106>.

Bhattacharya-Mis, Namrata, et Jessica Lamond. « Socio-Economic Complexities of Flood Memory in Building Resilience: An Overview of Research ». *Procedia Economics and Finance* 18 (2014): 111-19. [https://doi.org/10.1016/S2212-5671\(14\)00920-4](https://doi.org/10.1016/S2212-5671(14)00920-4).

Carroll, Bob, Ruth Balogh, Hazel Morbey, et Gonzalo Araoz. « Health and Social Impacts of a Flood Disaster: Responding to Needs and Implications for Practice ». *Disasters* 34, n° 4 (octobre 2010): 1045-63. <https://doi.org/10.1111/j.1467-7717.2010.01182.x>.

Carton, Hugo. « Chapitre 7. Une approche critique du concept de résilience ». In *Penser la décroissance*, 159-80. Nouveaux Débats. Paris: Presses de Sciences Po, 2013. <https://www.cairn.info/penser-la-decroissance--9782724613001-p-159.htm>.

Ciari, Luca, et Francisca Espinoza. *chaine youtube IHMEC*. France, s. d. <https://www.youtube.com/channel/UC7TJg4dNHTA47h-jUBHNd1g>.

D'Ercole, Robert, et Olivier Dollfus. « Mémoires de catastrophes et prévention des risques ». *Natures Sciences Sociétés, Forum*, 4, n° 4 (1996).

Djament-Tran, Géraldine, Antoine Leblanc, Géraldine Djament-Tran, Serge Lhomme, et Samuel Rufat. « Ce que la résilience n'est pas, ce qu'on veut lui faire dire ». <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00679293>, hal-00679293, 2011. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00679293>.

Djament-Tran, Géraldine, et Magali Reghezza-Zitt, éd. *Résilience urbaines: les villes face aux catastrophes*. Fronts pionniers. Paris: Éditions Le Manuscrit, 2012.

Duvat-Magnan, Virginie, et Alexandre Magnan. *Des catastrophes ... naturelles?* Paris: Pommier, 2014.

Espinoza, Francisca. « Silences de l'Histoire; étude sur la transmission de l'histoire récente du Chili (1973-1989) dans la génération des enfants de la dictature. » Thèse de doctorat, Université Paris VII DIDEROT, 2015.

Ettinger, S, et S Auclair. « Préconisations pour la mise en place de marqueurs de risques naturels Rapport final ». brgm, 2017. <http://infoterre.brgm.fr/rapports/RP-67470-FR.pdf>.

Gaillard, Jean-Christophe, Elsa Clavé, Océane Vibert, Azhari, Dedi, Jean-Charles Denain, Yusuf Efendi, et al. « Ethnic Groups' Response to the 26 December 2004 Earthquake and Tsunami in Aceh, Indonesia ». *Natural Hazards* 47, n° 1 (octobre 2008): 17-38. <https://doi.org/10.1007/s11069-007-9193-3>.

Garnier, Emmanuel, Frédéric Surville, et Jacques Boucard, éd. *La tempête Xynthia face à l'histoire: submersions et tsunamis sur les littoraux français du Moyen Age à nos jours: l'exemple du littoral aunisien et de ses prolongements d'entre Loire et Gironde*. Saintes: Le Croît vif, 2010.

Komac, Blaž. « Social Memory and Geographical Memory of Natural Disasters ». *Acta geographica Slovenica* 49, n° 1 (15 décembre 2009): 199-226. <https://doi.org/10.3986/AGS49107>.

Labeur, Christine. « Raconter l'inondation : quand les récits de catastrophes se font mémoire du risque ». *Géocarrefour*, n° 1 (2 juin 2013): 45-54. <https://doi.org/10.4000/geocarrefour.8937>.

Lamond, Jessica, et D Rotimi. « An exploration off actors affecting the longterm psychological impact and deterioration of mental health in flooded households. » *Environmental Research*, n° Lamond,J.E.,etal.,Anexplorationoffactorsaffectingthelongtermpsihologicalimpactanddeteriorationof mental healthin flooded households.*Environ.Res.*(2015), <http://dx.doi.org/10.1016/j.envres.2015.04.008i> (2015). <http://dx.doi.org/10.1016/j.envres>.

Le blanc, Antoine. « Remembering Disasters: the Resilience Approach. » (*hal-00719057*), 2012. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00719057/document>.

Liégeois, Marie. « Mémoire des catastrophes et culture du risque ». *Pour* 223, n° 3 (2014): 89. <https://doi.org/10.3917/pour.223.0089>.

Lorion, David. « Endiguements et risques d'inondation en milieu tropical. L'exemple de l'île de la Réunion ». *Noroi*, n° 201 (1 décembre 2006): 45-66. <https://doi.org/10.4000/noroi.1753>.

Mayer Jouanjean, Isabelle. « L'île de La Réunion sous l'oeil du cyclone au XXème siècle. » Université de la Réunion, 2015.

Moreau, Yoann. *Vivre avec les catastrophes*. 1re édition. L'écologie en questions. Paris: Presses universitaires de France, 2017.

Moreau, Yoann, éd. *Vivre la catastrophe*. Communications, 96.2015. Paris: Éd. du Seuil, 2015.

Quenault, Béatrice. « Résilience et aide internationale : rhétorique discursive ou véritable réforme? » *Mondes en développement* n° 180, n° 4 (2017): 35. <https://doi.org/10.3917/med.180.0035>.

Reghezza-Zitt, Magalie. *Etudier les catastrophes naturelles pour ne pas les subir*. FM Global, 2014. https://www.youtube.com/watch?v=B7KwpWRx_QQ.

Revet, Sandrine, et Julien Langumier. « Introduction ». In *Le gouvernement des catastrophes*, par Sandrine Revet et Julien Langumier, 9. Editions Karthala, 2013. <https://doi.org/10.3917/kart.revet.2013.01.0009>.

Tisseron, Serge. « IHMEC Institut pour l'Histoire et memoire de Catastrophes », s. d. <https://memoiresdescatastrophes.org/>.

Wilson, Geoff A. « Community Resilience, Social Memory and the Post-2010 Christchurch (New Zealand) Earthquakes: Community Resilience, Social Memory ». *Area* 45, n° 2 (juin 2013): 207-15. <https://doi.org/10.1111/area.12012>.